Elle cherchait les mots les plus judicieux pour répondre à cette missive reçue la veille ; missive qui allait changer le cours de sa vie . Elle n'avait plus le choix : il fallait répondre et agir au plus vite.
Eugénie Marie Triguillec de la Ribaudière était très émue et cependant perplexe, elle s'assit devant son écritoire, prépara papier, porte-plume et encrier et regarda pensivement le parc du manoir de Saint Adrien, les grands arbres dépouillés de leur feuillage semblaient fragiles et figés par le gel, au loin le Blavet coulait lentement, comme endormi.
Elle relut lentement et attentivement cette lettre qui la remplissait d'aise mais restait confuse. Cette demande en mariage était de façon implicite une chaleureuse injonction. L'évocation d'un possible refus de sa mère était pour elle incompréhensible. Elle savait que sa mère et lui avait eu des désaccords mais qui ne pouvaient justifier son refus au mariage de sa fille avec son fils. Antoinette de la Ribaudière était très nostalgique de l'ancien régime et n'acceptait pas que lui se soit rapproché de Louis XVIII, ce souverain de pacotille, disait-elle.

« *Marie Eugénie, ma chère enfant,*
Certes, il siérait que je vous appelle madame ou mademoiselle mais je ne m'y résous pas. La tendresse que je vous porte m'oblige, contre tous usages de notre noblesse, à vous nommer ma chère enfant.
Ce courrier est différent de ceux que je vous fais parvenir d'ordinaire.
Mon fils Nicolas a été enfin libéré des geôles de l'Empire Russe et se repose de ses blessures morales dans notre château du Sourdis à La Gaubretière. Sa mélancolie s'apaise avec le temps qui passe et il retrouve lentement le goût de vivre que vous lui connaissiez.
Nos deux familles ont vocation à s'unir et à avoir une descendance commune. Je sais votre sympathie pour Nicolas, et les sentiments qu'il éprouve à votre égard.
Je me fais par cette présente son porte parole et vous fais part de sa demande en mariage que Geneviève ma tendre épouse et moi-même souhaitons vivement.
Nous souhaitons que vous nous fassiez part de votre assentiment ou de votre refus, que nous ne comprendrions pas, le plus rapidement qu'il vous sera possible.
Je vous demande instamment de ne point parler de ce courrier à Antoinette votre mère, je m'en chargerai si vous agréez cette union. Je crains qu'elle ne s'oppose à cette union pour des raisons que je ne puis vous dire.
Avec toute ma tendresse, ma chère enfant.
Vicomte Charles Henri Savineau de la Faierie.
Eugénie n'avait d'autre choix que de répondre et d'accepter cette demande en mariage, malgré les termes curieux de cette missive. Et puis elle était étonnée qu'il n'ait pas fait allusion à son anniversaire comme tous les ans. On était le vendredi 21 février 1817 et elle avait eu 21 ans la semaine précédente. « *Ce cher vicomte doit être tellement préoccupé par ce mariage qu'il en a oublié mon anniversaire ou bien n'a-t-il pas voulu dire de façon trop manifeste que je pouvais désormais me passer de l'autorisation de ma mère pour me marier.».*

Elle connaissait depuis toujours l'auteur de ce courrier, le vicomte Charles Henri Savineau de la Faierie, héros de la guerre de Vendée. Les familles de la Ribaudière et de la Faierie étaient très proches et portaient haut l'honneur d'appartenir à la lignée d'un lointain ancêtre commun, le marquis Charles d'Escoubleau élevé à l'Ordre du Saint Esprit par Louis XIII.
Des événements hélas dramatiques avaient renforcé les liens entre les deux familles.
Le marquis Enguerrand Triguillec de la Ribaudière, père de Marie Eugénie, s'était allié au marquis de la Rouérie dès le début de la première chouannerie en 1792. Il mourut au combat à Grand Champs en mai 1795. Georges Cadoudal, qui avait connu Charles pendant la débâcle de la virée de Galerne en 1793, ramena sa dépouille au manoir Saint Adrien.

Marie eugénie naquit huit mois après le décès de son père.

Son frère, Louis Marie, lieutenant de la cavalerie légère de l'armée impériale fut tué à la bataille de Leipzig en 1813 et Nicolas Savineau de la Faierie, sous lieutenant dans la même division fut fait prisonnier par les Russes. Tous les deux avaient refusé d'acheter un remplaçant, ils considéraient que leur devoir était de servir la France quelque soit son régime.

Enguerrand de la Ribaudière était un personnage flamboyant et volage, Antoinette s'était résignée pendant leurs dix années de mariage aux aventures de son mari, dont d'ailleurs il ne se cachait pas. Depuis la naissance de Louis Maire le couple n'était plus qu'une apparence. L'amour n'existait plus si tant est qu'il ait jamais été présent entre eux. Curieusement, après le décès d'Enguerrand, Antoinette avait sublimé son image, comme si elle en était amoureuse post mortem. Elle avait élevé Eugénie dans une véritable vénération de celui qu'elle appelait son père.

Pour Eugénie, ce mariage était la certitude de sortir du marasme dans lequel sa mère et elle se trouvaient.
A la mort de son mari, Antoinette avait obtenu l'usufruit de la moitié des biens du couple, ses enfants en étant propriétaires. La famille de la Ribaudière avait hérité du reste des biens. Les métayers étaient de plus en plus réticents à s'acquitter de la dîme et le personnel coûtait cher.
Antoinette et Eugénie ne vivaient pas dans l'aisance et ne pouvaient se permettre le train de vie qui aurait dû être le leur. La dot dont Eugénie pouvait disposer était minime et le nom autrefois prestigieux qu'elle portait, sans pouvoir hériter du titre, rendaient improbable une demande en mariage de quelque noble en quête de biens et de descendance. Quelques demandes de hobereaux enrichis et bourgeois anoblis par l'empire, peu soucieux de la dot avaient été refusées par elle et par sa mère. L'idée de rester célibataire et sans enfants terrifiait Eugénie et la proposition de monsieur de la Faierie était inespérée et pouvait la sauver d'une vie terne. Avec Nicolas, elle aurait un nom et peut-être un douaire conséquent qui lui permettrait en cas de veuvage de vivre confortablement.
Certes, Eugénie aimait bien Nicolas, comme on aime un grand cousin. L'amour était un sentiment qu'elle ignorait, sinon par ce qu'elle en avait lu dans la poésie et dans le théâtre, et elle ne l'associait guère au mariage. Ses qualités de femme mariée seraient le respect, l'obéissance, le dévouement et la soumission.

« *Très cher monsieur,*
J'ai parfois la tendre maladresse de vouloir vous appeler 'cher oncle' tant je me sens proche de vous. Votre courrier m'emplit de bonheur et la demande en mariage de Nicolas dont vous êtes porteur répond à mes souhaits les plus chers. L'idée de poursuivre ma vie célibataire et sans enfants devenait insupportable. Et puis, vous le savez, mes sentiments à l'égard de Nicolas sont sincères et s'accordent à notre union. Je ne l'ai pas vu depuis son incorporation dans l'armée impériale en 1811. Les effroyables combats qu'il a vécus et son interminable emprisonnement l'ont peut-être changé, mais il restera pour toujours celui qui a accompagné mon frère jusqu'à sa mort à la bataille de Leipzig.
Mon père et mon frère, nos deux glorieux et chers disparus, béniront de là-haut cette union.
L'usage dans notre noblesse veut que la mariée soit dotée pour son mariage, or ce ne pourra être mon cas. Nos revenus nous permettent seulement d'assurer un train de vie modeste. Vous connaissez notre situation bien précaire et j'espère qu'elle ne fera pas obstacle à ce mariage.
Comme vous me l'avez demandé dans votre courrier, je n'ai rien dit à ma chère mère de votre courrier. J'ai bridé mon envie de lui en parler, car je sais que mon mariage sera pour elle un cadeau merveilleux et la fin de son inquiétude, qu'elle ne me cache pas, de me voir poursuivre ma vie seule.
J'entends votre crainte de son refus à cette demande, mais je ne sache pas que vous ayez eu avec ma mère des désaccords si importants qu'ils empêcheraient désormais mon mariage avec Nicolas. Je brûle de l'envie que vous m'en disiez plus afin que je comprenne les raisons de votre souci. En

attendant que vous m'autorisiez à parler de cette demande avec ma mère, je m'en tiendrai au silence.
Sachez que mon impatience à voir ce projet aboutir est immense et ma reconnaissance vous est déjà acquise.
Veuillez accepter mes sentiments les plus tendres et les plus respectueux.

Charles lut et relut le courrier d'Eugénie avec un grand plaisir. En fait il n'avait pas parlé à Nicolas de cette demande en mariage, craignant un refus d'Eugénie. Il fallait désormais qu'il le fasse, mais se devait avant tout d'en informer Antoinette de la Ribaudière.

Charles attachait la plus grande importance à avoir une descendance de son sang et de son nom, or Nicolas n'était son fils que par l'état civil.
Nicolas était le fils de Jean Nicolas et Marguerite Brossard, lui avait été jardinier sur les terres du château du Sourdis et régisseur et elle femme de chambre au service de Geneviève de la Faierie. Ils étaient hébergés dans une dépendance du château. En septembre 1789, Marguerite Brossard décéda en donnant naissance à Nicolas. Son mari accepta la proposition de Charles et Geneviève d'élever l'enfant et de le déclarer comme le leur, ils lui donnèrent une grosse somme d'argent puis il partit, nul ne sut où.
Marguerite Brossard fut enterrée en toute discrétion au cimetière du Pin en Mauges d'où elle était originaire.
Charles et Geneviève de la Faierie avaient tous les deux trente trois ans et étaient mariés depuis douze ans, ils n'avaient pas pu avoir d'enfants et savaient qu'ils n'en auraient pas. La venue de Nicolas dans leur couple fut un véritable bonheur.
Charles fit baptiser Nicolas et le déclara comme son fils, compte tenu de sa notoriété personne ne douta de cette filiation, ni ne posa de question.
Pour tout le monde Nicolas était le fils de monsieur et madame de la Faierie.

Eugénie était la fille que Charles avait eu avec Antoinette. Elle était le fruit du péché de chair et de l'adultère. Personne, et surtout pas elle, ne devait être au courant.
En février 1795, Charles s'est rendu au manoir de la Jaunaye, à côté de Nantes, en compagnie de François Charette pour signer avec l'armée républicaine un accord de paix. Il est allé ensuite au manoir de Saint Adrien pour proposer ses services à son ami Enguerrand de la Ribaudière. Des combats se préparaient contre l'armée républicaine et celui-ci devait rejoindre le comte de Silz et Georges Cadoudal avec lesquels il commandait l'armée catholique et royale du Morbihan. Il demanda à Charles de rester auprès de son épouse et de son fils pour les protéger et il partit au début du mois de mai. Enguerrand et Antoinette vivaient en bonne intelligence sans qu'il n'y est entre eux de liens sentimentaux ni charnels. Pour Antoinette, la tentation d'une étreinte avec un homme qu'elle trouvait aimable et séduisant, dont elle était secrètement amoureuse, eut raison de sa chasteté et de sa fidélité à un mari qui ne l'aimait pas.
Le 28 mai, Enguerrand de la Ribaudière et le comte de Silz furent tués à la bataille de Grand Champs dans le Morbihan.
Après l'enterrement de son mari, Antoinette demanda à monsieur Charles de partir et s'enferma dans son manoir. Son péché d'adultère et la mort de son époux dont elle se sentait coupable la coupèrent du monde.
Lorsqu'elle apprit qu'elle attendait un enfant, elle retrouva lentement le goût d'être heureuse qu'elle avait oublié depuis longtemps.
Elle envoya un courrier à Charles pour lui annoncer qu'il serait bientôt père de l'enfant qu'elle portait et lui demanda de l'accueillir parce que les combats entre les chouans et les républicains se multipliaient dans le Morbihan et que la paix avait été signée en Vendée.
Il accepta de bonne grâce cette demande et Geneviève en appela à son devoir de chrétienne pour venir en aide à cette jeune femme frappée par le deuil.

Antoinette arriva au château du Sourdis, avec son fils Louis Marie et sa femme de chambre en septembre, elle donna le jour à Eugénie le 15 février 1796 et rentra chez elle en septembre, après la signature du traité de paix entre les chouans et l'armée républicaine en août de la même année.
La naissance d'Eugénie l'emplit d'un bonheur immense, parce que c'était une fille et qu'elle était le fruit d'un sentiment et non d'un devoir, elle ne sentait plus coupable. Le choix de son prénom, Eugénie -*bien née*-, ne fut pas le fruit du hasard.
Antoinette ne se voilait pas la face, elle était depuis longtemps amoureuse de Charles et espérait que la naissance d'Eugénie le déciderait à divorcer pour l'épouser. C'était la raison pour laquelle elle avait demandé de venir quelques mois au château de Sourdis. Elle avait aussi avoué sa faute à Geneviève, en espérant que cela précipiterait le divorce. Il n'en fut rien et elle en conçut à l'encontre de Charles une animosité qui ne s'apaisa jamais complètement.

Ayant l'acceptation d'Eugénie, monsieur Charles avait le devoir de solliciter l'autorisation de sa mère, même si cela n'était plus obligatoire aux yeux de la loi.

« *Très chère Antoinette,*
J'ai fait parvenir à Eugénie une demande en mariage avec Nicolas.
Eugénie a agréé cette proposition avec un bel enthousiasme. Les sentiments réciproques de ces jeunes gens ne font aucun doute. Ce sera, à n'en pas douter, un mariage d'amour.
Sans doute pensez-vous que cette union est impossible car elle serait consanguine. Tranquillisez-vous, Nicolas porte mon nom mais il n'est pas de mon sang. Nous l'avons recueilli à sa naissance et l'avons déclaré à l'église et à l'état civil comme étant le notre.
Nicolas lui-même ignore sa situation réelle et nous tenons à ce que cela reste ainsi, comme il est nécessaire qu'Eugénie ne sache pas que je suis son père.
Cette union m'est précieuse car elle sera la certitude d'avoir une descendance de mon nom et de mon sang.
Eugénie bénéficiera d'un douaire conséquent dans son contrat de mariage qui la mettra à l'écart du besoin en cas de veuvage. Je suis prêt également à toute aide financière qui vous serait nécessaire pour l'entretien de vos terres que je sais fort coûteux.
Je suis impatient d'avoir votre accord pour ce projet. En attendant de vous lire je vous prie de croire, chère amie, à ma tendre amitié. »

Antoinette fut abasourdie et outrée de ce qu'elle apprenait dans ce courrier. Sa fille ne lui avait pas dit qu'elle avait accepté cette demande en mariage, elle ne comprenait pas pourquoi.
Nicolas n'était pas le fils de monsieur et madame de la Faierie. Il était officier et avait participer aux campagnes de Russie et de Prusse. Pour elle l'armée était synonyme de courage, mais aussi de débauche.
Il n'était pas pensable pour elle que sa fille se marie avec un homme dont les origines familiales étaient cachées et dont la moralité pouvait être douteuse.
Elle ne pouvait imaginer qu'Eugénie et Nicolas se marient en ne connaissant d'eux-mêmes que les mensonges dans lesquels ils avaient été élevés.
Elle prit conscience de l'égoïsme de monsieur de la Faierie qui manipulait les jeunes gens dans son propre intérêt et de son cynisme : il l'avait refusée et voulait accaparer sa fille.
La rancune à son encontre, qu'elle croyait refoulée ressurgit, avec violence.
Il lui fallait mettre un terme à cette mascarade.

Elle alla voir sa fille et entra dans sa chambre sans frapper, ce qui surprit Eugénie habituée à la bienséance de sa mère.

- Que se passe-t-il, mère ? Que vous entriez ainsi dans ma chambre m'étonne de votre part.
- Il me tarde de vous parler et je n'ai pas pris garde. Vous avez reçu récemment un courrier de monsieur de la Faierie qui vous faisait part de la demande en mariage de son fils que vous avez acceptée.

Pourquoi m'avoir caché une décision aussi importante ?

- Monsieur de la Faierie m'a demandé de ne pas vous parler de ce courrier, qu'il s'en chargerait en fonction de ma réponse. Voici la lettre qu'il m'a envoyée, vous conviendrez que la fin de cette missive puisse être mystérieuse pour moi.

Antoinette lut la lettre lentement sans laisser transparaître le moindre sentiment sur son visage, la posa sur ses genoux et regarda longuement par la fenêtre avant de se tourner vers sa fille.

- Monsieur de la Faierie a raison de s'inquiéter de ma réaction, je ne puis donner mon accord à votre mariage. Il est de son devoir de vous dire les raisons qu'il évoque et vous comprendrez.
- Ces raisons sont-elle si graves, mère ?
- Elles sont aussi graves que le silence qui les entoure, ma fille.
- Si le silence était levé pourrais-je me marier avec Nicolas ?
- Ce serait à vous d'en décider, ma petite, mais j'y resterais opposée.

Elle se leva, se dirigea vers la porte et se retourna.

- Êtes- vous amoureuse de Nicolas comme l'affirme monsieur de la Faierie ?
- J'ai beaucoup de sympathie et d'estime pour lui, mais je ne l'ai pas vu depuis six ans. Mes sentiments suffisent à envisager le mariage.

Antoinette sortit sans rien dire. Elle alla dans sa chambre et écrivit à monsieur de la Fairie un courrier qu'elle voulut distant.

« *Monsieur,*
Le mariage que vous proposez à Eugénie n'a pour but que de satisfaire vos intérêts et pour moi cette union est inacceptable. Je découvre chez vous un égoïsme et un cynisme que j'ignorais ou que j'avais oubliés.
Vous m'apprenez que Nicolas n'est pas votre fils, j'aimerais que vous ayez l'honnêteté de me dire quelles sont ses origines familiales, si vous ne le faîtes pas je m'opposerais à ce mariage..
Il vous appartient, maintenant qu'un processus de mariage est en cours, de dire à Nicolas et Eugénie, quoiqu'il vous en coûte, ce que nous leur cachons. Ils ne peuvent se marier en portant sur eux sans le savoir, nos mensonges. Si vous ne le faîtes pas ce mariage n'aura pas lieu.
Recevez, monsieur, mes sentiments respectueux.

Charles déchira le courrier d'Antoinette et jeta les morceaux dans la poubelle, il était furieux. Puis il lui écrivit rageusement.
« Antoinette,
Eugénie n'a pas besoin de votre autorisation pour épouser qui elle veut. Elle et Nicolas souhaitent se marier ensemble ou pour le moins n'y sont point hostiles et personne n'empêchera cette union.
Vous calomniez de façon insidieuse mon fils et vous mettez en cause ma probité, c'est intolérable, j'espère vos excuses.
A nous revoir prochainement si votre attitude et vos propos changent. »

Monsieur de la Faierie alla voir son fils, lui expliqua son initiative et l'acceptation d'Eugénie à cette demande de mariage. Nicolas sourit de façon un peu moqueuse.

- Père, vous avez toujours la curieuse manie de décider pour les autres. Soyez tranquille, je ne vous en veux pas. Le mariage n'est pas pour moi une préoccupation. Je suis pas surpris que vous ayez posé votre dévolu sur Eugénie, alors que bien des familles nobles de notre région seraient heureuses de marier leur fille avec le fils de la Faierie. Je ne vous reproche pas ce choix et je m'y plierai de bonne grâce lorsque vous m'en donnerez les raisons.
- Il n'y a d'autres raisons que de réunir deux familles qui sont si proches dans le bonheur et dans le malheur, fils.
- C'est une très belle raison, père, mais ce n'est pas la seule. Il y a plusieurs années que je sais que je ne suis votre fils que par l'état civil, je suis le fils de Jean Nicolas et Marguerite Brossard. Vous voulez que j'épouse Eugénie parce qu'elle est votre fille. Je l'ai compris à

l'instant, dès que vous avez évoqué ce mariage. Il s'agit pour vous d'une histoire de nom et de sang pour votre descendance. Si vous ne dites pas ces secrets à Eugénie, je refuserais cette union et si je décidais de l'épouser par tendresse, par amour ou par raison, c'est moi qui les lui dirais.

Charles s'effondra dans un fauteuil, ses mains tremblaient et il jetait des regards éperdus sur Nicolas.

- Surtout ne faîtes pas cela, surtout ne dites rien, surtout épousez cette petite. Je me suis engagé et ne puis me dédire, il en va de mon honneur.
- Mais il en va aussi de mon avenir et de mon bonheur, mon père.

Charles se sentait terrassé par les propos de son fils qu'il avait toujours pensé discipliné et respectueux. Il le regarda sans colère et lui dit doucement.

- Comment avez vous su que nous n'étions pas vos parents ?

Avant son incorporation dans l'armée impériale en 1811, Nicolas fit une retraite à l'Abbaye de Bellefontaine à Bégrolles en Mauges. Le frère Christian qui l'avait accueilli et accompagné dans ses prières et ses recueillements lui fit connaître le frère convers Jean-Nicolas « Il a des choses à te dire. ». Il le fit venir et les laissa seuls.

Nicolas vit un homme d'une cinquantaine d'années, souriant et dont le visage lui paraissait familier sans qu'il comprenne pourquoi.

Le frère convers s'approcha de lui, le prit dans ses bras et l'embrassa.

- Bonjour Nicolas je m'appelle Jean Nicolas Brossar et je suis ton père. Ta mère, Marguerite est morte en te donnant la vie. Monsieur et madame de la Faierie dont nous étions les employés m'ont dit qu'il était préférable pour toi qu'ils s'occupent de ton éducation et qu'ils te déclarent comme leur enfant. Ils m'ont donné de l'argent pour que je puisse m'installer loin de La Gaubretière. Il ne fallait pas que je cherche à te revoir. J'ai obéi à tout ce qu'ils m'ont dit, aucun lien sentimental n'avait eu le temps de se créer avec toi et sans doute je te pensais responsable de la mort de ta mère.

  J'ai été accueilli par la famille Cathelineau que je connaissais depuis l'enfance Monsieur Cathelineau a refusé l'argent que je lui proposais pour mon hébergement et ma nourriture et je l'ai donné à l'Abbaye de Bellefontaine. J'ai participé au combats avec Jacques Cathelineau qui a été tué à Saint Florent le Vieil en 93, ses trois frères et les amis que j'avais au Pin en Mauges sont tous morts au combat. Effondré par tous ces décès je suis entré en retraite à l'Abbaye et j'y suis resté. Le prieur a accepté que le corps de ma chère Marguerite soit enterré dans le petit cimetière de l'Abbaye.

  J'aurais pu garder le silence, mais tu vas partir te battre dans l'armée impériale et ma santé est précaire. L'un ou l'autre ou nous deux aurions pu mourir sans que je puisse te dire cette vérité sur ta vie. Je m'apprêtais à t'écrire, mais le Seigneur a conduit tes pas jusqu'ici.

Nicolas était bouleversé, il regarda longtemps Jean-Nicolas sans rien dire et comprit pourquoi ce visage lui avait semblé familier, leur ressemblance était sans équivoque. Il lui prit les mains et le regarda dans les yeux.

- Je te remercie de ton courage et de ta franchise. Tu m'as dit que tu étais mon père et je te crois. Je suis fier d'être ton fils et j'espère avoir hérité des qualités que tu viens de me montrer. Comme tu le sais j'appartiens à la noblesse, je ne m'y suis jamais senti chez moi. Tu viens de m'apprendre que je suis fils de roturier et je ne l'oublierai jamais. Emmène moi près de la tombe de ma mère, nous allons nous recueillir ensemble.

Nicolas se rendit dans les appartements de madame de la Faierie. Il n'eut rien à dire, elle était au courant de tout « Aucun secret n'est complètement hermétique, mon grand. Je sais que tu as appris que tu n'étais pas notre enfant et qui étaient tes parents, c'est une bonne chose. Eugénie est la fille de mon mari, je le sais aussi depuis bien longtemps, c'est sa mère Antoinette qui me l'a dit comme pour se confesser d'un péché qu'elle ne pouvait plus porter seule. Mais peut-être voulait-elle aussi que je m'éloigne de Charles pour l'épouser. Mon mari ignore tout ce que je sais, je l'ai laissé dans ses illusions de grand homme. Il veut que tu épouses Eugénie, elle souhaite ce mariage, si tu as du

sentiment pour elle fais-le, mais elle restera la seule à tout ignorer de toi et d'elle et ce n'est pas bien. Il n'y a que toi qui puisse le lui dire, fais-le mon fils. ».

Eugénie percevait des changements dans le comportement de sa mère, elle était irritable, lui parlait de façon parfois brutale et tenait des propos désagréables sur monsieur de la Faierie.
Elle avait compris que sa mère était hostile à ce mariage, sans en connaître les raisons qui devaient rester secrètes « *Pourquoi, pensait-elle, ne me dit-on rien ?. Je suis adulte et capable d'entendre des secrets, même s'ils sont difficiles à dévoiler par ceux qui les détiennent. C'est de ma vie et de mon bonheur qu'il s'agit, je dois le leur faire comprendre. Mais comment ?»*
Elle ignorait l'importance qu'avait prise l'échange de courriers entre monsieur de la Faierie et elle.
Elle savait que sa mère ne lui dirait rien. Ecrire à monsieur de la Faierie était au-dessus de ses forces et c'eût été une désobligeance inacceptable. Quant à Nicolas, il devait être dans la même ignorance qu'elle et lui envoyer un courrier ne servirait à rien.
Elle pensait par moment renoncer à ce mariage, mais elle avait donné son accord et ne pouvait plus y renoncer.
Cette union représentait pour elle une vie meilleure dans un monde qu'elle aimait, dont les circonstances l'avaient écartée. Et puis elle découvrirait peut-être l'amour, ce sentiment tellement attirant et mystérieux. Le risque de voir sa mère s'éloigner d'elle pour des raisons qu'elle ne connaîtrait jamais mettait à mal sa détermination. Il ne lui restait qu'à attendre que ces problèmes qu'elle ignorait s'estompent.
Elle s'agenouilla et s'en remit par la prière à son père qu'elle vénérait tant sans l'avoir jamais connu, elle aurait voulu savoir ce qu'il aurait dit de ce mariage, mais le Ciel restait désespérément muet.

Elle fut très surprise d'apprendre la venue prochaine de Nicolas qui souhaitait s'entretenir avec sa mère et avec elle. Peut-être apportait-t-il les réponses qui rendraient possible ce mariage.

Nicolas arriva au manoir de la Ribaudière à cheval avec une escorte de trois hommes, il demanda au valet qui l'accueillit de pouvoir se laver et se changer.
Il fut reçu avec courtoisie par Antoinette et Eugénie qui ne reconnurent pas le jeune homme timide et renfermé dont elles se souvenaient. Elles avaient devant elles un homme souriant, décontracté et très séduisant, qui avait su trouver des mots simples et émouvants pour dire la grande peine qu'il ressentait du décès de Louis-Marie et qu'il partageait avec elles.
Tous les trois s'assirent dans de grands fauteuils devant les fenêtres donnant sur le parc, le soleil déclinant de cette soirée de jeune printemps emplissait la pièce d'une lumière ocre et caressante.

- Je vous prie de bien vouloir m'excuser de m'être imposé chez vous ce jour et vous remercie de m'accueillir malgré tout aussi chaleureusement. C'est bien sûr le projet de mariage que vous savez qui m'amène.près de vous.

Eugénie, mon père vous a envoyé récemment une lettre, qui était une demande de mariage en mon nom et vous avez accepté cette demande. Je n'ai appris cette échange de courriers qu'après votre acceptation. Personne ne m'avait demandé si je souhaitais vous épouser. Je vous connais depuis toujours et je retrouve après six ans d'absence une très belle jeune femme qui a conservé les qualités que je lui connaissais. Avant de répondre moi-même à votre demande, il me faut vous dire tout ce que vous devez savoir sur moi et sur vous. Une union entre nous ne serait pas possible si vous restiez ignorante de ce qui vous a été caché.

Je sais bien, madame, que les propos que je vais tenir vous déplairont, mais vous avez le pouvoir de me demander de me taire et de partir. Vous pouvez empêcher ce mariage dès maintenant en me chassant. Je ne vous en voudrais nullement.

- Vous pouvez parler et révéler à Eugénie ce qu'elle aurait dû savoir depuis longtemps, Charles et moi n'avons pas eu le courage de le faire et avons entretenu des mensonges.

Nicolas se retourna vers Eugénie et la regarda le plus tendrement qu'il le pût.

- Eugénie, il faut absolument que vous sachiez deux choses importantes qui nous concernent et peuvent vous faire à ce mariage.

Je ne suis pas le fils de Charles et Geneviève de la Faierie mais celui de Jean Nicolas et Marguerite Brossard qui étaient serviteurs au château du Sourdis. Marguerite est morte en me donnant la vie et Jean Nicolas a demandé à Charles et Geneviève de m'élever. Charles m'a déclaré à l'état civil comme son fils. Je connais mon vrai père depuis plusieurs années, il est frère convers dans un abbaye. Je ne suis pas de la noblesse, je suis roturier, et j'en suis fier. Si vous m'épousez, vous aurez un mari qui n'est noble que par le nom.

Vous, Eugénie, vous n'êtes pas la fille d'Enguerrand de la Ribaudière, votre père est Charles de la Faierie.

Monsieur de la Faierie veut que nous mariions pour avoir une descendance qui soit de son nom et de son sang.

Ce mariage, pour moi, n'aurait un sens que s'il s'appuyait sur des sentiments réciproques, indépendants de la question de nos origines cachées.

Eugénie était prostrée, entre la tristesse et la colère.

- Mère, j'ai vénéré jusqu'à ce jour un homme qui n'était pas mon père, vous m'avez caché la vérité, vous m'avez menti. J'apprends que je suis porteuse de votre péché de chair et faite de vos mensonges. Comment la chrétienne pieuse que vous êtes a-t-elle pu se comporter de la sorte ?

- Ma fille, j'ai voulu te protéger et que tu ne sois pas connue de tous comme une fille adultérine. Je me suis confessée mille fois de mes péchés et de mes mensonges et prie que le Seigneur m'ait absoute. J'ose espérer que toi aussi me pardonneras. J'ai commis le péché de chair, mais j'étais amoureuse de Charles et ne l'étais plus d'Enguerrand, qui ne l'avait jamais été de moi. Mon espoir a longtemps été que Charles divorce pour m'épouser. Je n'ai pas de honte à avoir un enfant de lui. Je tiens à te redire mon désaccord à ton mariage avec Nicolas. Tu le sais, je reste très attachée aux valeurs de la noblesse de l'ancien régime et je réprouve ton union avec un roturier, même élevé dans la noblesse et portant un titre de vicomte. Si tu ne tenais pas compte de mon refus de cette union, je ne ferais rien pour l'empêcher, mais je ne te verrais plus. J'entrerais au monastère Notre Dame de la Providence à Guingamp.

Elle se leva, salua Nicolas et sortit de la pièce. Eugénie était effondrée.

– - Nicolas, je vous remercie du courage que vous avez eu de me dire ce que mes proches m'avaient caché. Puis-je envisager de vous épouser tant les sacrifices que je devrais faire seraient douloureux ? Abandonner ma mère et m'éloigner le monde qui m'a construit et que je chéris, suis-je assez forte pour le décider ?. Ma mère porte douloureusement ses fautes et ma place n'est-elle pas à ses côtés ?

- Je comprends votre désarroi, Eugénie, d'autant que vivre avec un capitaine de l'armée royale dans une ville de garnison, ce qui est mon sort en ce moment, est loin de vos souhaits. Je ferai part de votre décision à Charles de la Faierie. Je vous donne mon salut en espérant vous revoir un jour heureuse de votre vie.

– - Il est préférable que ce soit moi qui lui écrive. Nous nous reverrons, Nicolas, je le souhaite tant.

Elle s'approcha de lui et le serra dans ses bras et leurs lèvres se frôlèrent.

Deux mois plus tard, Eugénie apprit qu'elle attendait un enfant. Elle écrivit à Nicolas pour lui dire qu'il serait bientôt père et qu'elle serait son épouse.

Le petit Jean naquit le 15 février 1818. Il ne porta jamais le titre de vicomte de la Faierie, tout le monde l'appela Jean Brossard.